

# Le Général Raphaël de Courten

Puisqu'au grand livre d'or que l'aïeul te donna  
Tu voulus bien graver le nom de Mentana,  
Glorieux défenseur de la Ville Eternelle,

Dont le courage altier méprisa les défis,  
Je te salue, ô toi, le vaillant petit-fils  
De ces preux qui marchaient à la mort, en dentelles.

Louis de COURTEN : *Au Général de Courten,*  
dans : *La Terre Valaisanne.*

De tous les généraux valaisans qui au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ont illustré notre pays, Raphaël de Courten est sans contredit celui dont la carrière militaire fut la plus complète.

Certes les circonstances font les hommes. Entré tout jeune au service du Saint-Siège, il participa à tous les événements qui se déroulèrent en Italie de 1830 à 1870 pour la conquête de l'unité italienne et la suppression du pouvoir temporel du pape.

Mais si son accession à la gloire, sa nomination au grade suprême de chef des troupes pontificales fut facilitée par les événements, il faut reconnaître qu'elle est due surtout aux qualités de bravoure, de fidélité, et d'énergie que Raphaël de Courten avait puisées dans le sein de sa famille dont le nom avait déjà retenti sur les champs de bataille de France, d'Espagne et d'Italie.

Je suis heureux de retracer la biographie du général Raphaël de Courten dans cette ville d'Agaune<sup>1</sup> tout d'abord parce que Raphaël de Courten par sa fidélité à son Dieu et au pape, marcha sur les traces de S. Maurice, notre patron, puis parce que, pendant toute sa vie, ainsi qu'on peut le constater dans ses lettres, il eut la plus grande affection pour votre célèbre abbaye qu'il visita à maintes reprises alors que son cousin le chanoine Guillaume de Courten en était un des fleurons, comme professeur de philosophie et comme préfet du collège.



Joseph-Raphaël<sup>2</sup> de Courten naquit à Sierre, berceau de sa famille,

---

<sup>1</sup> Ce travail avait été préparé pour l'assemblée de la S.H.V.R. tenue à St-Maurice le 20 novembre dernier ; seul le manque de temps ne permit pas d'en donner la lecture.

<sup>2</sup> Les annuaires pontificaux mentionnent le général de Courten sous le nom de Joseph-Raphaël.

en 1809. Il était le troisième fils du comte Pancrace de Courten qui, après une carrière militaire en France et en Espagne, s'était retiré dans sa commune natale.

Les certificats d'étude, conservés dans les archives de sa famille, indiquent clairement que Raphaël de Courten fut un excellent élève des jésuites dans les collèges de Brigue et de Sion. La règle des disciples de S. Ignace de Loyola fit sur lui une telle impression qu'il songea à l'âge de 16 ans à entrer dans les ordres.

Mais le goût des armes était trop inné dans son cœur. Il abandonna ce projet pour embrasser à l'âge de 18 ans la carrière des armes. Incorporé dans les régiments suisses de l'armée fédérale, il est lieutenant deux ans plus tard.

Nous sommes en 1828.

C'est l'époque où de nombreux Valaisans sont engagés comme précepteurs dans les pays étrangers. Par M. Germain Aymon, grand-père de notre ancien président le Dr de Cocatrix, une offre lui est faite pour s'occuper d'un prince russe. Raphaël de Courten hésite. Cette place lui sourit, mais il lui coûte d'abandonner la tradition militaire. Ses yeux sont sans cesse tournés vers la France ou l'Espagne, où des membres de sa famille occupent de hautes fonctions d'officiers.

### **Au service de Grégoire XVI**

Un événement inattendu va décider de sa carrière.

Menacé dans ses Etats, le pape régnant, Grégoire XVI, se voit obligé de réorganiser son armée et fait appel à des Suisses.

Raphaël de Courten, enthousiaste de mettre son épée au service du St-Siège, s'annonce aussitôt. Il quitte la Suisse pour Ravenne où a lieu l'enrôlement.

Mesdames et messieurs,

Afin que vous puissiez bien suivre de Courten dans les différentes péripéties de sa carrière et vous rendre compte des difficultés qu'il rencontra, il est nécessaire que j'expose brièvement la situation de l'Italie et de la papauté en 1830.

La Péninsule était divisée de la manière suivante : au nord-ouest de l'Italie se trouvait le royaume du Piémont ; au nord-est, le Milanais et la Vénétie étaient dépendants de l'Autriche.

Au centre les duchés de Modène et de Toscane étaient gouvernés par des princes autrichiens, celui de Parme par des Bourbons. Puis,

plus au sud, les Etats de l'Eglise embrassaient les Légations, l'Ombrie, les Marches et le territoire de Rome. Enfin, tout au sud, le royaume de Sicile avait encore des Bourbons comme souverains.

Comme il est facile de le constater, cette situation était très enchevêtrée. D'autre part, la lutte des idées déclenchée sur tout le territoire la rendait encore plus compliquée.

En effet, deux tendances se heurtaient en Italie : celle de Mazzini ou de la *Jeune Italie* qui rêvait d'une grande république italienne débarrassée de toute influence religieuse, c'est-à-dire sans le pape ; et l'autre tendance, moins violente, celle du *Risorgimento* et des réformistes, dont le but était de libérer le sol italien de toute tutelle étrangère et de grouper tous les Etats de la péninsule en une vaste confédération dont le chef spirituel aurait été le pape, et le chef politique et militaire le roi de Piémont. Mais tous, aussi bien mazziniens que partisans du *Risorgimento*, réclamaient de prompts changements et des constitutions plus libérales.

Dans ces conditions, il eût fallu à la tête de l'Eglise un diplomate. Grégoire XVI, hélas ! ne l'était pas. Imbu d'idées doctrinaires et autocratiques, il refusa d'examiner les réformes demandées et essaya, avec le secours de l'Autriche, de maintenir l'ordre dans ses Etats en étouffant les idées qui germaient. Mal lui en prit, car la réaction devint de plus en plus vive. D'autre part, en France, la Monarchie de Juillet ne vit pas d'un œil favorable la mise du pape sous la tutelle de l'Autriche, et, pour cette raison, elle fit occuper Ancône en vertu d'anciens traités.

En conséquence, la situation de Grégoire XVI devint de plus en plus difficile. Il était pris entre deux feux, et il ne lui restait plus qu'une solution : se libérer de toute ingérence étrangère en mettant sur pied une armée pontificale.

N'ayant pas à sa disposition d'officiers instruits, il s'adressa aux officiers suisses que la Révolution de 1830 avait chassés de France. Parmi eux se trouvait le maréchal de camp Eugène de Courten qui avait commandé les troupes suisses au siège d'Hunningue, s'était couvert de gloire au service des Bourbons, et qui était réputé comme un chef très capable et un excellent organisateur. Malgré son âge, Eugène de Courten, touché par cette marque de confiance, accepta d'organiser une partie des troupes pontificales. En mai 1832 il signa une capitulation à Lucerne et quelques mois plus tard son régiment (le 2<sup>e</sup> étranger<sup>1</sup>) était constitué.

---

<sup>1</sup> Le 1<sup>er</sup> Régiment étranger fut levé par un autre Suisse, le colonel de Salis.

Il incorpora dans ses troupes plusieurs Valaisans : de Kalbermatten, de Quartéry, Barman, de Stockalper, et plusieurs membres de sa famille, parmi lesquels son neveu, le jeune Raphaël de Courten.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, Raphaël de Courten s'est présenté à Ravenne où le lieutenant-colonel Théodose de Kalbermatten dirigeait le recrutement. Il passe deux ans dans cette ville, puis, à la suite de la retraite de son oncle, le maréchal de camp Eugène, atteint par l'âge, et la nomination de Théodose de Kalbermatten au grade de colonel, Raphaël de Courten est envoyé à Forlì.

Dans cette garnison, située dans l'Emilie, au nord-est de Rome, l'existence militaire ne manque pas de charme. Les Suisses sont sympathiques à la population, et les officiers animent et rehaussent la vie intellectuelle et mondaine de la société. Il y a un casino avec un mess bien organisé, des jeux, un petit théâtre où des troupes de passage donnent des représentations. La fanfare du régiment égaie les rues de ses bruyantes harmonies. Dans les cérémonies religieuses, l'uniforme bleu et rouge des Suisses se mêle à l'éclat des ornements sacerdotaux et au pittoresque des costumes bariolés de l'époque. Le lieutenant Raphaël de Courten passe d'heureux jours dans cette garnison ; il est très apprécié de ses chefs, très aimé de ses soldats, et sa distinction, sa culture sont remarquées par la société mondaine de l'endroit. Un roman s'ébauche et un jour de carnaval 1838 le régiment pontifical est en fête en l'honneur des noces de noble demoiselle Clementine d'All'Aste Brandolini et du lieutenant comte Raphaël de Courten.

Ce fut un vrai mariage d'amour, un mariage béni de Dieu.

Cependant que nos jeunes époux savouraient les délices de la lune de miel, l'agitation devenait de plus en plus menaçante en Italie où parvenaient les bruits des événements tragiques qui se déroulaient en France et en Suisse.

Un jour de 1840, Raphaël de Courten apprend avec douleur que, dans sa patrie, les libéraux ont conquis le pouvoir et que son parent Pierre de Courten a été assassiné dans la cour du château de famille à Sierre. Ces tristes événements provoquent au sein des soldats valaisans des discussions très vives.

Gaspard Barman, frère de Maurice Barman, officier dans le régiment pontifical, jubile et fête avec enthousiasme la victoire des libéraux valaisans, tandis que les de Courten, les de Quartéry, sont affectés par la déroute des Haut-Valaisans. Adolphe de Courten, cousin de Raphaël, indigné que des libéraux soient au service du St-Siège, donne sa démis-

sion et rentre en Valais. Plus compréhensif et moins impulsif, Raphaël de Courten reste à son poste.

Le ton devient toujours plus menaçant ; tous les Etats pontificaux sont dans l'effervescence, quand le pape Grégoire XVI y entreprend un voyage pour retrouver son prestige et sa popularité, mais recueille plus de vivats de politesse que d'enthousiasme. La révolution gronde partout dès 1842. A maintes reprises le lieutenant Raphaël de Courten doit intervenir à la tête de sa section pour dompter des émeutes qui éclatent de divers côtés. Partout le cri de *fuori i Barbari* retentit. Ce cri soulève les masses et tous les Italiens, à quel parti qu'ils appartiennent, réclament l'expulsion de l'étranger. L'étranger, le barbare, c'est l'Autrichien, c'est Metternich qui exerce une tyrannie insupportable et blessante pour l'honneur du pays. Et voilà qu'au moment où le roi de Piémont-Sardaigne, Charles-Albert, se prononce en faveur de la révolution et de la guerre contre l'Autriche sous l'égide de la devise *L'Italia farà da sé*, Sa Sainteté Grégoire XVI meurt (1846).

Aussitôt un arrêt se produit dans la marche des événements.

### **Les débuts de Pie IX et l'exil de Gaète**

L'élection du pape Pie IX est accueillie avec satisfaction par les partisans des idées nouvelles, qui contrastent avec celles du pape défunt.

Pie IX inaugure son règne par une mesure restée célèbre dans les annales italiennes. Un décret d'amnistie générale libère les détenus politiques et rappelle les bannis. Aussitôt un enthousiasme indescriptible s'empare de tous les cœurs. Le cri de « Vive Pie IX ! » sort de toutes les bouches, le peuple ne peut contenir sa joie et organise manifestation sur manifestation.

Tout laisse supposer que le nouveau Pontife va redresser la situation. Cependant qu'à Rome on est dans l'allégresse, la plus grande confusion règne à Forlì où séjourne le régiment de Raphaël de Courten. Tout le nord de l'Italie applaudit aux succès de la *Jeune Suisse* et à la défaite du *Sonderbund*. Aussi l'année 1848 s'ouvre-t-elle dans une atmosphère chargée d'orage. Bientôt après le sang coule. Milan, Parme et Modène chassent leurs souverains. A son tour Vienne se soulève et force Metternich à fuir. A Venise Manin proclame la République, et à Paris la monarchie est renversée. Un vent d'insurrection passe sur l'Europe.

A Rome, aux acclamations qui avaient salué l'élection de Pie IX succèdent des cris de sédition. Le pape doit donner à ses sujets une nouvelle constitution et former un cabinet composé de laïcs.



LE GÉNÉRAL COMTE RAPHAËL DE COURTEN

Sur ces entrefaites, Charles-Albert de Sardaigne, conformément au *Statuto* qu'il a promulgué, se décide à bouter les Autrichiens hors du territoire. Il franchit le Tessin et demande au pape de faire cause commune avec lui. Pie IX est embarrassé. Il se trouve devant un cruel dilemme. Prince temporel, doit-il s'associer à la guerre d'indépendance et combattre une nation catholique qui l'a si souvent protégé ? Ou, pontife suprême de l'Eglise, se contentera-t-il de rester sur la défensive ? Son nouveau gouvernement, que dirige Antonelli, ne lui laisse pas le temps de réfléchir. Il lève une armée et l'envoie contre les Autrichiens. Les deux régiments étrangers participent à cette campagne et Raphaël de Courten prend part au combat de Vicence où les Suisses se distinguent par leur bravoure. Mais les premières victoires sont suivies de défaites ; l'armée pontificale commandée par le général Durando doit se retirer ; les régiments suisses regagnent leurs garnisons de la Romagne, à Forlì et à Bologne. En hommage pour les belles qualités de chef dont il a fait preuve, Raphaël de Courten est promu au grade de capitaine. Il a 40 ans.

La défaite calmera-t-elle les esprits ? Tout au contraire. Lucien Bonaparte arrivé à Rome provoque des émeutes et excite la population contre le pape ; Garibaldi, précédé d'une légende merveilleuse due à ses succès en Amérique, débarque à Gênes et vient mettre son épée au service du roi de Piémont. La chance ne lui sourit pas. Les Autrichiens battent les Piémontais à Custoza. Garibaldi redouble de zèle et fomenté la révolte contre le St-Siège. Et voilà que des officiers qui, hier encore, avaient combattu pour le pape contre les Autrichiens, le renient et s'engagent dans les armées de Garibaldi. Trahison et inconséquence ! Malgré toute son habileté à former un ministère Rossi — ce Rossi ancien professeur à l'Université de Genève qui dota la Suisse du projet de pacte fédéral de 1833, — malgré toutes ses bonnes intentions de donner à ses Etats des institutions plus démocratiques, Pie IX se voit attaqué par ses irréductibles adversaires, et obligé de quitter brusquement Rome.

Il s'établit à Gaète d'où il envoie au monde une lettre de protestation. Les régiments suisses sont licenciés et Raphaël de Courten se retire, en février 1849, à Forlì dans sa belle-famille. Ce ne sera pas pour longtemps. Il sent que ce gouvernement révolutionnaire ne durera guère, et il veut être le premier à offrir ses services à Pie IX lorsqu'il reviendra d'exil. Cet événement se produira un an plus tard dans les circonstances suivantes.

Le roi de Piémont Charles-Albert avait abdiqué en faveur de son fils Victor-Emmanuel II qui deviendra le champion de l'Unité italien-

ne. Les Autrichiens ont occupé toute la Romagne et l'Ombrie. Et voilà que Napoléon III, alors président de la république française, pour faire oublier son adhésion aux *Carbonari* et gagner les sympathies de la France catholique, envoie un corps de soldats sous les ordres du général Oudinot pour rétablir le pape à Rome. Garibaldi résiste mais les Français sont vainqueurs. Garibaldi doit s'enfuir avec sa femme Anita, une américaine du sud. La chasse à l'homme se poursuit jusqu'à Ravenne où Anita meurt, tandis que le célèbre aventurier réussit à gagner la France d'où il repartira pour l'Amérique.

### **De la reprise de Rome à Castelfidardo**

Nous sommes en avril 1850. Pie IX rentre à Rome acclamé par la foule. Il constitue son ministère dit le « triumvirat rouge » puisqu'il est composé de trois cardinaux, et il se décide à reformer son armée. Théodose de Kalbermatten, général depuis 1844, est nommé ministre de la guerre. Il met sur pied dans la garnison de Forlì un corps de gardes pontificaux dont il confie le commandement à Raphaël de Courten promu major.

L'année suivante une insurrection éclate à St-Marin où sont réfugiés plusieurs révolutionnaires. Raphaël de Courten est chargé de dompter les rebelles. Il s'acquitte de cette tâche avec succès. Mais la situation précaire dans laquelle se trouve la papauté exige des mesures de prudence. En 1852, le secrétaire de Pie IX décrète la levée d'une nouvelle brigade suisse. Le ministre de la guerre confie le commandement de cette unité à son frère, le général Guillaume de Kalbermatten qui, après les événements du *Sonderbund*, est entré au service de Pie IX. Guillaume de Kalbermatten divise sa brigade en deux régiments et place à la tête du premier, le colonel Schmid, d'Uri, et à la tête du deuxième, Raphaël de Courten, promu au grade de lieutenant-colonel. La tâche de Raphaël de Courten est difficile. En effet, le pouvoir fédéral ayant interdit les capitulations, il se voit obligé de former son régiment avec des soldats venus de toutes parts. La discipline en souffre et ce n'est plus ce même esprit qui animait à Vicence les troupes pontificales. Cependant, il a la joie, en 1854, de pouvoir enrôler sous son drapeau le lieutenant Louis de Courten, qui devint plus tard colonel et commandant de la Garde suisse.

Pendant que Raphaël de Courten instruit son régiment, un calme relatif est revenu en Italie. Rome reprend sa physionomie d'antan et son insouciance gaîte. La papauté paraît assise sur des bases solides. Les



années de 1852 à 1859 seront la période la plus calme et la plus heureuse du règne de Pie IX. Pour la sécurité de son pouvoir temporel, le vénérable Pontife peut compter sur les troupes françaises, en garnison dans ses Etats, sur l'Autriche qui occupe Ancône, et sur le général Guillaume de Kalbermatten qui, à la tête de sa brigade, monte la garde à Bologne et Forli.

Pendant cette accalmie, des changements s'opèrent dans la brigade suisse. Raphaël de Courten est promu colonel et le major Allet devient lieutenant-colonel. Ces deux officiers valaisans rivalisent de zèle dans l'instruction de leur troupe que le général Guillaume de Kalbermatten soumet à d'incessantes revues.

Il constate les progrès réalisés par le commandant du deuxième régiment, le colonel de Courten, et il épingle sur sa poitrine la Croix de commandeur de l'Ordre de S. Sylvestre, en 1856.

Malheureusement, cette période de calme n'est pas de longue durée. Victor-Emmanuel, roi de Piémont, qui a succédé à Charles-Albert, veut venger les défaites subies par ses armées et rêve toujours de réaliser l'unité de l'Italie. Dans son premier ministre Cavour il trouve un auxiliaire précieux. Il décide de chasser l'Autrichien hors de la péninsule. La guerre éclate. Napoléon III et Victor-Emmanuel battent les armées de l'empereur François-Joseph à Magenta. L'élan nationaliste est donné, l'ennemi héréditaire est écrasé, et c'est contre le pape que les troupes de Victor-Emmanuel vont marcher maintenant.

Comme Napoléon met un frein à l'ambition italienne, Cavour, habile diplomate, n'attaquera pas le pape de face, mais provoquera dans les Etats de l'Eglise des insurrections successives. Pour maintenir sa souveraineté et rétablir l'ordre dans les Marches en effervescence, Pie IX confie cette mission au général de Kalbermatten et au colonel Raphaël de Courten, qui occupe successivement avec son régiment Sinigaglia et Ancône. Puis de Kalbermatten ayant été appelé à la tête de la 1<sup>re</sup> division de Rome, Raphaël de Courten, nommé général, prend le commandement de la brigade des Marches. Il a sous ses ordres le colonel Lucien Crott du Valais, qui lui succède à la tête du régiment.

L'année 1860 s'ouvre menaçante pour le pouvoir temporel du pape.

En France, Napoléon est moins enthousiaste ; en Italie, des provinces entières se rangent sous la bannière du roi de Piémont. Cavour prépare avec soin son plan de conquête, lorsque Garibaldi soudainement débarque à Marsala, s'empare de Palerme et se fait nommer dictateur de la Sicile. Il franchit le détroit de Messine et occupe Naples. Garibaldi a décidé de marcher sur Rome et de renverser le pape, puisque le roi de

Piémont tergiverse. Mais Cavour veille. Il est jaloux des succès de Garibaldi et se décide à arrêter son avance. Dans ce but, il donne l'ordre au général Fanti d'occuper les Etats pontificaux et de pénétrer dans le royaume de Naples.

Les troupes pontificales, sous les ordres du général Lamoricière, s'opposent à la violation du territoire du pape. Des combats ont lieu en Ombrie, dans les Marches. La ville de Pérouse en révolte, est assiégée et occupée par le général Schmid. Tandis que Lamoricière se fait écraser à Castelfidardo, Raphaël de Courten couvre Ancône, s'enferme dans la place, où il doit se rendre après une vaine résistance. Un bateau conduit jusqu'à Gênes 400 officiers et soldats, parmi lesquels le général Raphaël de Courten et son fils Ludovico qu'il avait engagé comme officier d'ordonnance. Tandis que plusieurs Suisses rentrent dans leur patrie par le Gothard, le général de Courten va s'établir avec sa famille à Rome. Son régiment ayant été dissous, il ne veut pas quitter le pape, il veut être à ses côtés en cas d'alerte. C'est à Rome que le 8 décembre de la même année il reçoit la médaille en or *Pro Petri sede* en souvenir de Castelfidardo.

### **Mentana ; la fin des Etats pontificaux**

La première partie de la carrière de Raphaël de Courten est terminée. Il a quitté l'uniforme après avoir combattu pendant 30 ans pour le maintien de la souveraineté temporelle du pape. De Rome où il s'est établi avec sa famille, il part pour Sierre en 1862. Il y séjourne quelques mois dans la demeure seigneuriale qu'il a héritée de son père. L'année suivante il est mis sur sa demande à la retraite, mais avec la promesse de rester à la disposition du Souverain Pontife.

Pendant son séjour en Valais, les événements en Italie ont pris une autre tournure. Pie IX a confié la direction suprême de son armée au général Kanzler en remplacement du général Lamoricière décédé, et comme Napoléon III a décidé de retirer ses troupes du sol italien, le secrétaire d'Etat du pape, cardinal Antonelli, se voit obligé d'augmenter les effectifs pontificaux. Une dépêche rappelle Raphaël de Courten en séjour à Sierre, et le général Kanzler le place à la tête de la division territoriale de Frasinone. Bientôt après des insurrections éclatent et le général de Courten doit intervenir. Des combats sanglants ont lieu. Raphaël de Courten est remarqué pour sa bravoure et son énergie. Quelques mois après, on apprend qu'un corps de troupes françaises s'est constitué sous le nom de *Légion romaine*. Le pape délègue le général de Courten pour

aller les recevoir. Accompagné de son aide de camp, le comte de Maistre, le général de Courten part pour la France où le général d'Aurelle de Paladines lui présente et lui confie la Légion romaine en ces termes : « Au nom de la France, je vous remets cette légion et je suis certain d'être son interprète en vous priant de déposer aux pieds du Souverain Pontife l'hommage de son respectueux dévouement et de son indéfectible fidélité. » Le général de Courten lui répond qu'il se porte garant de l'accueil qui attend la légion à Rome et de l'honneur qu'elle fera à la mère patrie le jour où elle aura à se servir de ses armes.

Comme il fallait le prévoir, l'arrivée des troupes françaises augmente l'audace des garibaldiens.

Leurs incursions en terres pontificales sont toujours plus hardies. Pour arrêter ces brigandages, le général de Courten obtient du gouvernement italien une convention militaire qui permet la poursuite à fond de part d'autre sans l'intervention d'aucune autorité. Grâce à cette combinaison les garibaldiens sont refoulés hors des Etats de l'Eglise. Garibaldi fulmine. Il tâche d'obtenir par la propagande révolutionnaire ce qu'il ne peut obtenir par les armes. Il part pour Genève et au Congrès pour la paix tenu en 1867 dans cette ville il déclame contre le pape et les rois : « La papauté est le chancre de l'Italie, s'écrie-t-il. Guérissez-nous du *vomito negro*. »

Ces paroles trouvent un écho en Italie. L'insurrection sévit sur toutes les frontières des Etats de l'Eglise, puis gagne Rome où les partisans de Garibaldi ont formé un comité national. La campagne terroriste s'ouvre par des bombes qui éclatent dans la ville éternelle. La situation devient tragique, et Kanzler prie le général de Courten de prendre des mesures de répression. Des garibaldiens sont arrêtés et exécutés. La flamme de l'insurrection s'assoupit, lorsque arrive la nouvelle que des troupes françaises dévouées au pape ont débarqué à Civita-Vecchia. Aussitôt Garibaldi se décide à en finir. C'est le dernier moment d'avoir la victoire. Il s'empare de Monte Rotondo, y établit son quartier général et s'y campe solidement. La guerre est déclarée. Kanzler, chef des troupes pontificales, donne l'ordre d'attaquer. C'est la brigade commandée par le général de Courten qui a les honneurs de l'attaque. Les troupes de Garibaldi, surprises par la violence de celle-ci, sont désorientées, et Garibaldi lui-même, — vêtu de ses oripeaux légendaires : chemise rouge, poncho américain, sombrero à larges ailes, — monté sur un cheval fougueux, parcourt le champ de bataille, harangue ses troupes et tente de ranimer le courage et la confiance. Garibaldi se retranche derrière Mentana. Mais de Courten fait sonner

le clairon. Ses troupes s'élancent, et c'est la glorieuse victoire de Mentana où lui et son compatriote Eugène Allet, commandant des zouaves pontificaux, se couvrent de gloire.

Garibaldi prend la fuite, laissant sur le champ de bataille de nombreux morts et un fort contingent de prisonniers que le général de Courten fera enfermer au Château St-Ange.

La victoire de Mentana est saluée avec enthousiasme et lorsque de Courten et Allet défilent à la tête de leurs troupes à travers les rues de Rome, la population les acclame comme les sauveurs de la patrie. Le lendemain le pape leur décerne la médaille commémorative de Mentana *Fidei et virtuti*.

Le péril écarté, la vie reprend dans la ville éternelle, paisible et insouciant comme avant l'alerte. Le carnaval de 1868 retrouve l'éclat et l'entrain des jours heureux. Mais le pape a l'œil ouvert et ne se fie pas aux apparences. Il revise ses troupes, et grâce à l'arrivée des jeunes catholiques qui de tous les pays accourent pour mettre leur courage au service du Saint-Siège, l'armée pontificale est sensiblement renforcée. Le général Raphaël de Courten est nommé commandant de la place de Rome et deux de ses fils servent dans les rangs des carabiniers. Eugène Allet qui, dans une fière réponse, a refusé le titre de général, est nommé colonel des zouaves, et parmi les capitaines valaisans on trouve les noms de Stockalper, Gard, Richard, In Albon.

La victoire de Mentana ne désarme pas le parti révolutionnaire qui attend le moment propice pour prendre sa revanche. Deux ans après, la guerre franco-allemande éclate. Dès que les premiers revers de Napoléon à Sedan sont connus, le parti révolutionnaire relève la tête. Victor-Emmanuel somme le Pape de renoncer à son pouvoir temporel. Sur son refus indigné, les troupes du général Cadorna cernent la ville éternelle et attaquent les onze portes de son enceinte. Malgré l'énergie du général Raphaël de Courten, commandant de la place, et les efforts de ses soldats, il faut bientôt se rendre devant un ennemi bien supérieur en nombre. La ville est occupée par les armées de Victor-Emmanuel. Les pontificaux se retirent sur la place de St-Pierre et le pape Pie IX apparaît au balcon. Les troupes présentent les armes. La bénédiction papale descend sur elles ; une immense clameur et les cris de « Vive le pape ! Vive notre roi ! » saluent une dernière fois le Souverain Pontife qui tombe sans connaissance.

Déclarés prisonniers de guerre, le général de Courten et ses compatriotes prennent le chemin du retour en Valais, retour qui clôt tout un passé de dévouement et de gloire.

## La retraite

Le général Raphaël de Courten, alors âgé de 61 ans, s'établit à Sierre, mais n'y séjourna pas longtemps.

Quarante ans vécus loin du sol natal, dans cette Italie enchanteresse, dont il a parcouru les routes et admiré les sites captivants au cours de ses nombreuses randonnées militaires, lui ont créé une seconde patrie où ses souvenirs historiques et sa foi religieuse trouvent un cadre approprié. Dès 1871, Raphaël de Courten se fixe définitivement à Florence. C'est là qu'il vivra encore plus de trente ans.

Loin de sa patrie, il ne cessera de penser à elle ; il suivra avec intérêt les événements ; il assistera à un pèlerinage organisé à Einsiedeln pour demander à la Vierge des Ermites de protéger le saint pontife<sup>1</sup> ; il fera de fréquents séjours à Sierre et à Sion au milieu de sa famille.

A Florence, l'illustre général occupera son existence en s'intéressant à toutes les œuvres d'éducation et de bienfaisance de la ville. Il visite les pauvres en leur ouvrant tout grand les trésors de son cœur et de sa modeste bourse. Il collabore à plusieurs journaux catholiques, tels que la *Fedeltà* et l'*Unità cattolica*. Il reçoit ses anciens officiers et correspond avec eux. La jeunesse catholique de Florence l'élit président d'honneur et il s'intéresse vivement aux questions militaires de la tactique et des armements. Du soldat il conserve la rude discipline et la noble simplicité. Son horaire est strict, invariable. Il travaille dans un bureau qui, par la sobriété de son ameublement, ressemble à une chambre de

<sup>1</sup> IN MEMORIAM Peregrinationis ad implorandum auxilium B. M. V. pro Petro in vinculis et pro libertate Ecclesiae. Einsidlae 1. 2. 3. Septembris 1871.

MEMBRA : Ignatius de Senestrey, Episcopus Ratisbonensis — *Gaspar Mermillod*, Ep. Hebronensis, Aux. Genevensis — Prince Charles d'Isenburg — Comte Octave d'Alcantara — *Colonel Eugène Allet* — Emilio de Ajorna — Léon Aubineau — Baron Adolphe d'Avril — Charles de la Barre — Adolphe Baudon — Comte Gustave de Blom — Comte Antoine Brandis — Comte Ferdinand Brandis — Comte Paul de Breda — Augustin Crespi de Valdura — Comte de Castrillo de Orgaz — *Comte Raphaël de Courten* — Comte Rodolphe de Denbiah — Prosper Dugas — Comte Edgar du Val de Beaulieu — Victor Finaz — Roberto Gherardi Del Jurco — Guillaume Gordon, Oratorien — Marie Artaud Haussmann — Joseph de Hemptine\* — Louis Juster — Comte Edmond Lafon — Baron Félix de Leo — Noël Lemire — Henri Maas — Théophile-Henri de Schröter — Comte Charles Nalecz Raczynski — Henri, duc de Norfolk — Comte Georges de Nedonchel — Comte Charles de Nicolay — Marquis Giovanni Patrizi — Comte Antoine de Pergen — Armand Ravelet — Etienne Recamier — Comte Albert de Robiano — *Comte Théodore Scherer-Boccard* — *Chanoine Joseph Schorderet* — Duc Scipione Salviati — Comte Cajus de Stolberg — Comte Leo Thun — Gabino Tejado — Guillaume Verspeien — Baron François de Wambolt.

\* Joseph de Hemptine, belge, qui devint, plus tard, bénédictin et fut nommé Primat, c'est-à-dire Général de l'Ordre de S. Benoît.

caserne. Il fait disparaître tout ce qui n'a pas d'utilité : trophées militaires, manuscrits, etc.

Jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 95 ans, ce noble vieillard va chaque année à Rome déposer aux pieds du souverain pontife l'hommage du chrétien et du soldat, renouveler de vive voix son attachement à la cause du St-Siège. Pie IX d'abord, puis Léon XIII l'accueillent avec la plus familière bienveillance et félicitent ce vaillant défenseur des papes-rois. En janvier 1899, le général Raphaël de Courten célèbre le 90<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance. Léon XIII le décore de la Grand-Croix de l'Ordre de Pie IX et dans un bref fait l'éloge de ses vertus. En 1903, Léon XIII décède et Pie X monte sur le trône de S. Pierre. Dès son avènement, il envoie au général Raphaël de Courten une lettre pour le féliciter, à l'occasion du 95<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance. Malgré son âge avancé, l'esprit encore vif et alerte, le général de Courten part pour Rome remercier le pape Pie X de sa bienveillance. Mais une bronchite et une crise d'asthme le terrassent. Il va se soigner dans sa villa sur les riantes collines du Val d'Elsa, mais le mal continue et il meurt le soir de Noël, en vrai soldat. Ses funérailles furent imposantes. Il fut enterré au cimetière de San Miniato qui domine Florence. Toute la presse couvrit d'éloges ce chef.

L'*Avant-Garde* écrivait ces lignes : « Nous l'aimions comme un père, nous le respections comme un chef, nous éprouvions auprès de lui l'émotion que ressent le chrétien en présence d'une relique sacrée. Chaque fois que nous rencontrions ce vieillard extraordinaire, dont le front bronzé au feu des batailles, rayonnait du reflet de toutes les vertus chrétiennes, nous nous inclinions bien bas devant cette vivante épave du sacrifice et de l'héroïsme.

Du tombeau de ce soldat du pape sort une voix puissante qui prêche l'obéissance et le dévouement à la chaire de S. Pierre. »

Et au nom de Sa Sainteté le Pape Pie X, le cardinal Merry del Val envoya un télégramme qui finit par ces mots : « Le Saint-Père priera d'une façon toute particulière pour l'âme du défunt dont le nom glorieux et vénéré passera à la postérité comme celui d'un preux défenseur du St-Siège et un modèle de toutes les vertus chrétiennes ».

Paul de RIVAZ